Innovation et imitation dans les lettres

al-Jadid, 1er décembre 1930

Les Arabes s'accordaient unanimement à placer Imrou'l-Qays, al-Nabigha, al-A'cha et Zouhayr au premier rang parmi les poètes préislamiques, et s'accordaient unanimement à placer al-Farazdaq, Jarir et al-Akhtal au premier rang parmi les poètes de l'islam ; ils en vinrent ensuite à placer Bachchar et Abou Nouwas au premier rang, puis al-Bouhtouri et Abou Tammam, puis al-Moutanabbi et Abou'l-'Ala'. Il ne fait aucun doute que chacun d'eux fut un poète accompli, richement doué, qui charma ses propres contemporains — beaucoup d'entre eux charment encore aujourd'hui le grand public, et quelques-uns ne plaisent plus, à présent, qu'aux spécialistes. Mais il ne fait pas davantage de doute que tous ces poètes, hormis Abou'l-'Ala', possédèrent un génie qui s'étendit à peine au-delà de leur propre personne, une ombre qui les dépassa à peine : ils furent habiles, ils furent charmants, mais ils ne parvinrent jamais à inspirer autrui, ni à éveiller la poésie elle-même dans l'âme de quiconque. Tout ce qu'ils surent faire fut de charmer quiconque les écoutait ou les lisait, et de séduire tel ou tel lecteur par un vers digne d'être imité, ou un style digne d'être repris.

Mais que l'un d'eux ait produit cette étincelle féconde qu'un lecteur ou un auditeur pourrait ensuite exploiter et développer, voilà ce que nous ne trouvons presque jamais chez eux — ni peu, ni beaucoup.

Vous pourriez rechercher l'influence d'Imrou'l-Qays — ou de tout autre poète — sur ses contemporains ou sur les poètes venus après lui, et vous vous trouveriez contraint de ne constater que ceci : qu'Imrou'l-Qays fut le premier à s'arrêter devant les vestiges du campement abandonné pour y pleurer, et appeler les autres à pleurer avec lui ; le premier à capturer le gibier sauvage en vers, et à comparer les chevaux aux aigles — et que les poètes suivants se contentèrent de suivre son exemple, s'arrêtant à leur tour devant les vestiges, pleurant et appelant à pleurer, capturant le gibier sauvage en vers, comparant les chevaux aux aigles. Qu'al-Nabigha composa une belle excuse en vers, et que ceux qui s'excusèrent après lui suivirent son modèle ; qu'al-A'cha excella dans la description du vin, et que Zouhayr excella dans l'éloge — et ainsi de suite pour les autres poètes.

Et nous-mêmes, aujourd'hui, nous moquons quiconque suit encore Imrou'l-Qays dans ces mêmes thèmes, emprunte encore son même chemin vers ces mêmes fins. Abou Nouwas lui-même, il y a onze siècles, se moquait déjà de ces poètes conservateurs qui imitaient ouvertement Imrou'l-Qays et suivaient sa méthode — et pourtant, je ne crois pas que nous soyons aujourd'hui plus satisfaits d'Abou Nouwas, si novateur fût-il, que des poètes qui l'avaient précédé.

Si nous voulons nous forger notre propre opinion sur lui et sur ses semblables, la voici : ce furent de bons poètes pour les époques où ils vécurent, et nous aimons leur poésie parce qu'elle convient à notre propre âme, et convient à l'époque où nous vivons nous-mêmes aujourd'hui.

Le différend tout entier entre l'ancien et le nouveau, de nos jours, n'a d'autre source que ceci : un groupe refuse de prendre cette littérature arabe pour idéal suprême, dans ses thèmes et ses sens, dans sa diction et ses styles ; un autre groupe refuse de voir rompus les liens qui le rattachent à elle, et l'imite et la reproduit, tantôt avec excès, tantôt avec mesure. Mais il existe d'autres littératures, d'autres poésies, qui diffèrent des nôtres, très précisément sur ce point. Elles charmèrent et impressionnèrent leurs propres époques, au plus haut degré, puis ces époques passèrent, cédant la place à d'autres époques, bien différentes — et pourtant ces littératures demeurèrent une source d'émerveillement et d'admiration, léguant aux époques suivantes des thèmes, des sujets et des formes que ces époques ultérieures reprirent elles-mêmes avec un réel talent, y atteignant la plus grande part de maîtrise. Ces littératures anciennes demeurent vivantes, quand bien même leur langue serait morte ; demeurent fécondes, quand bien même les époques qui les produisirent seraient bien loin derrière nous. Le temps passe, et ce passage ne fait que leur donner une jeunesse nouvelle ; les circonstances changent et divergent, et cette divergence ne fait que leur donner davantage de fraîcheur et de beauté. Elles insufflent la vie aux âmes, ravivent la vigueur des esprits, insufflent la force au sentiment, et créent des écrivains qui n'auraient jamais existé si leur héritage immortel ne leur était pas parvenu. La langue de ces littératures est morte, les époques qui les produisirent sont révolues — et pourtant les hommes continuent d'en vivre, d'en tirer leur substance, et d'y trouver une source de travail, de mouvement, de vie et de création.

J'écris ceci après avoir achevé la lecture d'une pièce moderne, jouée à Paris l'année dernière, intitulée Amphitryon 38.

Le sens de ce titre est que le sujet de cette pièce a tant occupé les poètes et les dramaturges qu'ils en ont produit trente-huit versions, depuis l'époque grecque jusqu'à aujourd'hui, et que toutes ces pièces, traitant toutes un seul et même sujet immuable, ont charmé quiconque les a vues ou entendues — personne n'a jamais refusé d'en voir une troisième, une quatrième ou une cinquième version, après en avoir déjà vu ou lu les précédentes. Et je puis vous assurer que ceux qui assistèrent à cette trente-huitième version en furent charmés sans limite, certains d'entre eux ayant déjà lu les versions précédentes sans que cela ne les lasse en rien, ni ne laisse la moindre place à l'ennui. Et qui sait — peut-être un autre auteur produira-t-il une trente-neuvième version, ou complétera-t-il la quarantième, et trouvera-t-il chez les gens le même engouement, et chez le public et les spectateurs le même empressement.

Je dis cela également après avoir achevé la lecture d'une autre pièce, jouée à Paris cette année, intitulée Le Professeur d'anglais — pièce originale dans son sujet comme dans son style, mais dont l'auteur n'a rien inventé du tout ; il nous montre seulement qu'il a lu Shakespeare, qu'il l'a assimilé, et qu'il en a fait excellent usage. Il y dépeint un amour double et compliqué, se déroulant de nos jours, mais emprunte toute son imagerie au théâtre de Shakespeare, n'apportant rien de sien, sinon la mise en scène moderne elle-même. Quant aux pensées intimes des personnages, aux mobiles qui les poussent à agir, aux idées qui suscitent en eux leurs émotions diverses, les poussant tantôt à l'espoir, tantôt au désespoir, compliquant leur vie ici, l'allégeant là — tout cela est tiré directement des pièces mêmes de Shakespeare.

Voyez-vous la différence entre ces poètes dont je vous ai donné les noms plus haut, et le poète qui inventa le premier le sujet de la première pièce, ou Shakespeare, qui inspira l'auteur de la seconde ? Les premiers ne font que charmer ; les seconds charment et inspirent à jamais. Je ne prétends ni louer ni blâmer, pas plus que je ne prétends approuver ou désapprouver ; je veux seulement me servir de cette question comme d'un moyen d'aborder un problème sur lequel les gens de lettres eux-mêmes divergent, sans jamais parvenir à un consensus arrêté : la frontière entre l'innovateur et le simple développeur, parmi les écrivains. Il ne fait aucun doute que celui qui, le premier, a conçu le sujet traité dans ces plus de trente pièces, fut un véritable innovateur, sans précédent dans son sujet ; à lui revient le premier mérite de son invention, et à lui la personnalité puissante qui sut inspirer trente-sept poètes et écrivains après lui. Et il ne fait aucun doute que Shakespeare

fut lui aussi un innovateur, à qui revient le premier mérite de ces œuvres dramatiques et des images puissantes et immortelles qu'elles renferment — images qui permirent à notre auteur moderne de composer cette dernière pièce. Et il ne fait pas davantage de doute que les écrivains et poètes qui composèrent leurs pièces sur ce premier sujet, et l'auteur qui composa cette dernière pièce, sont tous les débiteurs de ce poète grec, et de Shakespeare. Faut-il donc les considérer tous comme de simples imitateurs, dépourvus de toute personnalité propre, de toute force ou habileté réelle ? S'il en était ainsi, comment auraient-ils gagné l'admiration de ceux qui les ont lus, ou assisté à la représentation de leurs pièces ? D'où leur serait venue cette part d'excellence qui leur valut pareille admiration ? Et s'il n'en est pas ainsi, quelle est donc la frontière entre l'innovateur et l'imitateur ? Et quelle est la part de ces écrivains et poètes dans cette personnalité artistique qui leur garantit l'excellence, sans pour autant les élever au rang du tout premier innovateur ?

Nos anciens critiques, quant à eux, ne s'attardèrent guère sur une telle question, car notre ancienne littérature ne leur en donna guère l'occasion. Ce qu'ils rencontraient, c'était un poète empruntant à un autre un motif, une expression, ou l'imitant dans un style particulier ; ils voyaient les poètes se lancer mutuellement des accusations de plagiat, et s'échanger des reproches d'imitation — et ils s'appliquèrent donc à distinguer le plagiat de l'emprunt légitime, et à distinguer le poète qui prend un motif et le développe jusqu'à ce qu'il devienne véritablement sien, de celui qui le prend sans rien y ajouter, et de celui qui le prend pour le gâter, par omission ou par altération.

Et comme ce phénomène ne se rencontrait, dans la littérature arabe, que dans un vers ou quelques vers, de loin en loin, il n'est guère surprenant qu'il n'ait reçu de nos critiques qu'une attention limitée, et qu'une part modeste et légère d'étude et de détail.

Il en va tout autrement dans les littératures étrangères, où les liens entre prédécesseurs, successeurs et contemporains ont toujours été plus étroits et bien plus complexes que les liens entre nos propres hommes de lettres, à travers leurs diverses époques.

Les écrivains se multiplièrent tandis que les sujets se raréfiaient, et ils convergèrent donc sur eux, encore et encore, délibérément et avec insistance, sans précaution ni dissimulation. Les poètes dramatiques de la Grèce puisaient délibérément dans les sujets de la poésie épique pour composer leurs propres œuvres dramatiques, et les poètes lyriques de la

Grèce faisaient de même ; aucun d'eux ne répugnait à puiser dans quelque épisode de l'Iliade pour composer une ode magnifique et splendide qui lui fût propre. Puis vinrent les poètes dramatiques et lyriques de la Grèce, qui puisèrent dans l'ensemble de l'héritage grec et en firent le sujet de leur chant et de leur théâtre ; puis vinrent les poètes modernes et les écrivains modernes, qui puisèrent à leur tour dans cet héritage gréco-romain, le développèrent, et le développèrent admirablement, et continuent de le faire aujourd'hui, et continueront de le faire demain et après-demain. Chacun d'eux eut sa propre part d'excellence — voire de supériorité, voire de génie. Vous voyez donc qu'aucun d'eux n'a inventé son propre sujet, et que cela ne les a jamais empêchés d'atteindre la supériorité, ou le génie.

Et qui pourrait bien nier le génie à Racine, à Corneille, à Molière, à Victor Hugo, ou à Goethe — eux qui, tous, développèrent la littérature grecque, reprenant des sujets que les Grecs eux-mêmes avaient déjà traités avant eux, y excellant, et en tirant leur propre et pleine part d'excellence ?

La solution à cette question est simple : il n'est pas vrai qu'un innovateur cesse d'être un innovateur s'il n'invente pas son sujet de toutes pièces, le créant là où il n'existait pas auparavant. L'innovateur est certes celui qui invente un sujet — mais l'innovateur est tout autant celui qui reprend ce qu'un autre avant lui avait déjà conçu, le renouvelle, et y déverse, de sa propre personnalité puissante, de quoi lui redonner vie, vigueur et jeunesse. Et si vous cherchez les sources de l'excellence dans ces chefs-d'œuvre modernes de l'expression qui reprennent des sujets déjà traités avec excellence par les anciens, vous ne pourrez ramener ces sources ni aux seuls sujets, ni aux seules personnalités des écrivains et des poètes : ce sont des sources partagées entre les deux à la fois. Les sujets eux-mêmes sont, en eux-mêmes, féconds et vivants, capables de perdurer, de se renouveler et de retrouver une vigueur nouvelle ; et les poètes et les écrivains eux-mêmes sont puissants et habiles, dotés d'un talent capable de raviver cette vie latente, cette vigueur cachée.

Les Athéniens écoutaient l'Iliade, et se laissaient emporter par toute sa beauté et sa grandeur ; puis ils assistaient à une pièce dramatique traitant de ce même sujet, et se laissaient emporter par toute sa grâce et son charme ; puis ils assistaient à une autre pièce traitant de ce même sujet une seconde fois, et se laissaient captiver par toute sa finesse et sa pénétration ; puis ils assistaient encore à une autre pièce traitant le sujet une troisième fois, et se laissaient séduire par toute sa réflexion et son

exploration des secrets et des subtilités de l'âme humaine.

Un seul et même sujet peut donc susciter l'admiration de l'âme sous des angles fort différents, y éveillant des émotions bien diverses — la poussant tantôt vers le contentement et le plaisir, tantôt vers l'indignation et la douleur, tantôt vers le calme et la paix. Et si l'éloquence, comme le disaient nos anciens critiques, n'est autre que la capacité à représenter un seul et même sens sous des formes différentes, il n'est guère surprenant que les écrivains et les poètes parviennent à gagner l'admiration et l'approbation des foules en leur présentant un seul et même sujet sous des formes différentes, chacune portant sa propre part de force, et sa propre empreinte visible de la personnalité de l'écrivain ou du poète. Il existe cependant une forme de développement qui n'apporte aucun bien, ni aucune valeur — qui est, au contraire, tout entière mal, tout entière langueur : celle que pratiquent ceux à qui la nature n'a accordé aucune part réelle de puissance expressive pour ce qu'ils reprennent. Ce sont là les véritables imitateurs, qui gâtent tout ce qu'ils entreprennent, car ils sont incapables d'y insuffler la moindre vie ou la moindre vigueur — ils ne font qu'épuiser la vie ou la vigueur qui s'y trouvaient déjà.